



Adriana Lisboa  
**Bleu  
corbeau**

Métailié



Adriana Lisboa

## Bleu corbeau

Après la mort de sa mère, Evangelina décide de quitter Rio pour les États-Unis, où elle est née treize ans auparavant, et d'y retrouver son père. En compagnie de Fernando, l'ex-mari de sa mère, et d'un petit voisin salvadorien, Carlos, elle recueille les souvenirs des autres pour organiser sa propre histoire. Au cours de ce voyage à travers le Colorado et le Nouveau-Mexique, en écoutant les récits de Fernando, qui a fait partie d'une guérilla maoïste en Amazonie dans les années 70, elle prend conscience du passé du Brésil.

Dans un style sobre et élégant, Adriana Lisboa nous propose une réflexion sur l'appartenance et la construction de soi. Tous ses personnages sont en transit, ils habitent tous des lieux précaires, mouvants, parlent des langues qui ne sont pas les leurs, les mêlent. Elle raconte ces mémoires provisoires, faites de souffrance bien sûr mais aussi remplies d'amitiés sincères, et termine ce roman au moment où la vie de son héroïne commence vraiment, où elle occupe dans le monde un espace qui lui appartient.

**Adriana LISBOA** est née à Rio de Janeiro, elle a étudié la musique et la littérature. Elle a vécu en France et vit actuellement aux États-Unis. Elle est l'auteur de *Des roses rouge vif*.







Adriana LISBOA

# BLEU CORBEAU

*Traduit du brésilien  
par Béatrice de Chavagnac*

Éditions Métailié  
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris  
[www.editions-metailie.com](http://www.editions-metailie.com)

*Obra publicada com o apoio do Ministério  
da Cultura do Brasil / Fundação Biblioteca Nacional*  
Œuvre publiée avec le soutien du ministère  
de la Culture du Brésil / Fondation Bibliothèque nationale



MINISTÉRIO DA CULTURA  
Fundação BIBLIOTECA NACIONAL

COUVERTURE

Design VPC

Photo © Don Bishop/Getty Images

Titre original: Azul-corvo

© Adriana Lisboa, 2010

By arrangement with Literarische Agentur Mertin Inh. Nicole Witt e.K., Frankfurt-am-Main, Germany

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2013

e-isbn : 979-10-226-0013-2

issn : 0291-493X

## MERCI

à l'Université du Nouveau-Mexique, et plus particulièrement au professeur David Richard Jones, et à l'Université du Texas à Austin, et plus particulièrement au professeur Sonia Roncador. Pour la maison loin de la maison et pour leur aide dans le travail, à Leila Lehnen, Jeremy Lehnen, Malcolm McNee et Erô Silva. Et aussi à Taís Morais, Cristina Brayner et Giulia Gurevitz.  
Et à mon agent Nicole Witt.





*À Paulo*



*Nous sommes tous des étrangers  
dans cette ville  
dans ce corps qui s'éveille.*

Heitor Ferraz





## *Periplaneta americana*

L'année commença en juillet. L'endroit était étrange. La sueur coulait en moi, à l'intérieur de ma peau – je transpirais et mon corps restait sec. Comme si l'air était dur, solide, un air de pierre. Je buvais un verre d'eau après l'autre jusqu'à sentir mon ventre gonflé et lourd, mais c'était toujours pareil, sueur sèche, air dur et un aiguillon sur chaque rayon de soleil. Aucune brise, pas un souffle pour me soulager un peu, en pénétrant par les fentes de ma chemise, soulevant ma jupe ou agitant mes cheveux dans une promesse de salut.

Par contre, il n'y avait pas de cafards.

Cafard américain : *Periplaneta americana*. Un jour j'ai lu qu'ils avaient la capacité de se régénérer, ceci bien sûr en fonction de la gravité de la blessure. Je les connaissais intimement, de réputation (seules créatures capables de survivre à une hécatombe nucléaire) et à force de vivre avec eux, à travers ces rencontres-surprises dans la cuisine ou dans le hall de l'ascenseur de service. À Copacabana, ils étaient partout. Mais ici, je n'en voyais pas. Ils existaient peut-être et supportaient même ce manque constant d'humidité et la sévérité de l'hiver, quand c'était l'hiver. Mais ils étaient beaucoup plus discrets.

J'avais treize ans. Avoir treize ans c'est comme être au milieu de nulle part. D'autant plus que j'étais au milieu de nulle part. Dans une maison qui n'était pas la mienne, une ville qui n'était pas la mienne, un pays qui n'était pas le mien et dans une famille composée seulement d'un homme, qui, en dépit des coïncidences et des intentions (toutes très bonnes), n'était pas la mienne.

Les articulations de mes doigts étaient blanchâtres, prêtes à se fendre. C'était étrange. J'avais l'impression de me transformer en quelque chose d'autre, de passer par une lente mutation.

Peut-être que j'allais devenir un lézard ou une de ces plantes capables de fleurir dans le désert. Peut-être que j'allais me minéraliser et devenir un fleuve temporaire, de ceux qui disparaissent dans leur lit sec en saison sèche, puis se gonflent et coulent allègrement, comme s'il ne s'agissait que de cela, de couler allègrement, sans aucune menace. Comme si leur vie même de fleuve n'était ni saisonnière, ni fragile.

Plus d'une fois durant les premiers mois, je pensai que ce lieu n'était pas fait pour les êtres humains, pas plus que pour les cafards. Et pourtant, depuis treize mille ans des êtres humains vivaient là, dans un bras de fer avec cet endroit, bien avant les mines d'or et d'argent du XIX<sup>e</sup> siècle. Bien avant Buffalo Bill.

En ce mois de juillet, le premier mois de ma Nouvelle Année, Fernando m'emmena dans une piscine publique. Les gens à la peau claire, allongés sur des chaises longues, tentaient péniblement de bronzer et, quand ils y arrivaient, leur peau était d'un rouge trop flagrant, trop rouge.

Comme celle des autres Latinos ou des Indiens, la mienne, déjà bien basanée à l'origine, fonçait encore après une heure de soleil. Je ne savais pas très bien quoi faire de toute cette mélanine, facile, légère, qui se livrait de bon cœur au soleil, comme si elle était volontaire pour quelque rite sacrificiel.

Une femme qui venait de sortir de l'eau me dit en passant près de ma chaise que j'avais un beau bronzage. Elle sourit et ses yeux furent submergés par les bourrelets de graisse de son visage. Je pensai : elle ressemble à un petit coussin de plumes. Elle portait un maillot de bain avec une jupette et avait de toutes petites mains au bout de ses bras obèses. Elle marchait avec les pieds recroquevillés,

comme si elle avait peur de toucher le sol. Comme si le sol lui meurtrissait les pieds

Je pensai élégance. Ce n'était pas de l'élégance. Peut-être une certaine méfiance dans l'acte de marcher. Peut-être que cette femme voulait nous rappeler qu'il faut faire des cérémonies avec le monde, que ce qui se passe ici-bas n'est pas une plaisanterie, que c'est sérieux et dangereux, et que le simple fait de piétiner le sol nous confère déjà une responsabilité inimaginable. Ou alors c'était peut-être tout simplement sa manière de marcher, cela n'avait rien avoir avec une quelconque responsabilité et, d'ailleurs, personne n'avait rien à voir avec cela.

Dans le bassin, j'émergeai de l'eau à côté d'un bel homme, avec de grosses cordes de muscles enroulées sur ses bras durs, je le dévisageai de près et vis qu'il avait des cils blonds. Je ne savais pas qu'il y avait de gens avec des cils blonds. Le bel homme échangeait des sourires et des paroles (plus de sourires que de paroles) avec une jeune fille élastique aux yeux clairs et aux sourcils bien dessinés.

Je replongeai. J'ouvris les yeux au fond de l'eau et vis une multitude de jambes de différentes formes, tailles, teintes et épaisseurs. Tentacules d'un Léviathan d'eau chlorée, oscillant de-ci de-là, sans critères et sans synchronie.

Avant, à Copacabana, on voyait des bikinis minuscules. Des fesses à l'air. Ça ou là, une femme qui se passait de l'eau oxygénée sur les jambes pour en blondir les poils. Par endroits, beaucoup d'enfants. Par endroits, quelques prostituées. Des corps musclés qui couraient sous le soleil. Des corps flasques qui couraient sous le soleil. Des slips de bain serrés, qui moulaient les testicules des hommes et révélaient de quel côté se trouvait leur pénis. Quand je n'avais rien d'autre à faire sur la plage, je m'amusai à faire des statistiques – y avait-il plus d'hommes qui portaient leur pénis à gauche, ou à droite?

Maintenant, à Lakewood, il y avait : des bikinis et des maillots de bain une pièce dans des tissus qui formaient parfois des bourrelets sur les fesses. Des hommes en

bermuda. Des gens au bord de la piscine qui mangeaient des hamburgers et des frites, et buvaient des bières et des sodas dans des verres en carton *king size*.

La taille des choses me surprenait.

C'est très cher? demandai-je à Fernando.

Non, me répondit-il. Tu en veux?

Je dis que non. Et le remerciai, comme ma mère m'avait appris à le faire.

L'année commença en juillet. Mais pas au moment précis où l'agent préposé à l'immigration contrôla mon passeport américain (passeport qui m'identifiait, mais avec lequel je ne m'identifiais pas encore). L'année commença une semaine plus tôt, quand Fernando téléphona.

Ce jour-là, mon unique valise était déjà prête. J'avais mis tout ce qui était important dedans et j'avais découvert à quel point la catégorie *important* était une catégorie molle. Inconsistante. La mémoire de l'oignon une fois pelé. Une idée qu'on se fait de l'oignon et qui ne correspond pas nécessairement à l'oignon *de facto*. Les larmes causées par l'oignon, dont l'origine se situe à l'extrême fin de toute une chaîne complexe d'enzymes, de gaz, de terminaux nerveux et de petites glandes, comme l'expliquerait un jour Mme Mojo à l'école (en l'occurrence, ce même jour où Mme Mitchell nous révélerait que la pizza avait été inventée à Chicago).

Presque tout ce qui était important cessait de l'être si on le regardait courageusement, sérieusement.

Je contemplais mes affaires :

Ces livres déjà lus, j'allais les relire, oui ou non? Cela avait-il un sens de se trimbaler une collection de parallépipèdes en papier de couleur, comme si c'étaient des animaux de compagnie, des chiots baveux et à moitié aveugles nécessitant des soins supplémentaires à la fin de leur vie?

Ces deux paires de tennis: l'une me faisait mal au talon, c'était la plus jolie, mais elle me faisait mal au



talon. Confronter la beauté et l'adéquation pouvait s'avérer très embarrassant. L'utilité d'une paire de tennis peu confortables était quelque chose de très clandestin et précaire. De plus, il y aurait toujours quelqu'un en ce monde avec des pieds un peu différents des miens – plus fins, sans cet os saillant sur le côté. Cette personne serait la Cendrillon de ma plus jolie paire de tennis. Il ne me restait plus qu'à leur dire adieu et à espérer qu'elles seraient toujours heureuses.

Ces quatre paires de boucles d'oreilles, parmi lesquelles je n'en aimais vraiment que trois et n'en portais que deux, et je n'aurais même pas besoin de deux paires vu que je n'ai qu'une paire d'oreilles. Mieux valait faire don de trois des quatre paires de boucles d'oreilles à une personne plus frivole dans le temps et l'espace, et avec des projets moins migratoires que les miens. D'autant plus que moins on a de boucles d'oreilles, moins on risque de les perdre. Et si je gardais cette paire accrochée nuit et jour à mes oreilles, il y aurait de grandes chances pour qu'elles m'accompagnent longtemps. Heureusement, les oreilles n'étaient pas des pieds, ni les boucles d'oreilles, des chaussures.

Des animaux en peluche? Des trucs complètement idiots, inutiles, des nids d'acariens. Je pourrais les donner à un enfant idiot et inutile, les acariens seraient bien mérités.

Et ainsi de suite.

Les robes d'été, quatre-vingt-dix pour cent de ma garde-robe, ne me serviraient qu'une partie de l'année. Les affaires d'hiver seraient insuffisantes pour le froid: un sweat molletonné pour des températures au-dessous de zéro?

Mais qu'est-ce que c'était exactement que des températures au-dessous de zéro? J'ouvrais le congélateur du frigidaire d'Elisa, je fermais les yeux, j'inspirais un univers *frost free* et j'essayais d'imaginer. Moins vingt? Sensation thermique de moins trente? Était-il vrai que le nez et les oreilles pouvaient geler et tomber? Et le bout des doigts? (Récemment, deux ans après ces réflexions personnelles sur le mystère des températures négatives, je découvris dans

la revue *Papo de Homem*, “Bavardages masculins”, qu’il y avait bien pire : les personnes qui escaladaient l’Everest affrontaient soixante-dix degrés Celsius au-dessous de zéro. Ceci d’après un article signé par un monsieur qui se définissait comme un *supporter orthodoxe du Flamengo, qui joue de la batterie, aime la bière et les femmes – dans cet ordre – et qui est médecin à ses heures*. Dans d’autres rubriques de cette même revue, je pouvais également lire : *Fin de la polémique : pourquoi les femmes vont toujours à deux aux toilettes. Conseils pour harmoniser les vins du réveillon. Comment investir plus vite qu’on le pense dans l’immobilier.*)

Combien de paires de chaussures fermées as-tu ? me demanda Elisa.

Deux paires de tennis, mais il y en a une qui me fait mal aux pieds.

Elisa soupira. Tu chausse du combien ?

Du trente-six.

Elle alla dans sa chambre et en revint avec une paire de chaussures en faux cuir, avec des petits talons.

Emporte-les, c’est du trente-sept, mais cela te servira. Si une occasion importante se présente, tu ne peux pas y aller en tennis.

Je n’arrivais pas à imaginer les occasions importantes qui pourraient se présenter. Fernando travaillait comme agent de la sécurité dans une bibliothèque municipale. Pendant son temps libre, il gagnait un peu d’argent en plus en faisant des ménages. Il n’était pas marié et n’avait pas d’enfants. Je ne pensais pas que les occasions importantes fassent partie de sa vie quotidienne. Mais Elisa, la demi-sœur de ma mère, voulait quand même que j’emporte ses chaussures à talons.

On ne sait jamais, dit-elle.

Une année se termina en juillet et une autre année commença en juillet, mais elles ne s’ajoutaient pas l’une à l’autre. Entre l’une et l’autre, il y avait douze mois du

calendrier. Plus ou moins comme ces dix jours que le pape Grégoire XIII avait arrachés au mois d'octobre, pour instituer le calendrier que nous avons tous adopté – nous tout au moins : moi, Elisa, ma mère quand elle était vivante, l'officier préposé à l'immigration à l'aéroport d'Atlanta, la fille en maillot de bain avec une jupette à la piscine de Lakewood, ainsi que l'homme aux cils blonds et sa copine grande et maigre, et les sourires qu'ils se lançaient pleins de significations sexuelles implicites, et leurs genoux qui se touchaient sous l'eau. J'avais étudié Grégoire XIII et son calendrier à l'école, cela faisait partie d'une série d'informations qui me paraissaient aléatoires, mais qu'on nous transmettait pendant des heures interminables qui devenaient des semaines qui devenaient des mois qui devenaient l'année scolaire suivante. Je ne sais pas ce que le pape a fait de ces dix jours volés. Il se peut qu'ils se trouvent au même endroit que les douze mois durant lesquels j'ai vécu avec Elisa, couronnés par la préparation des valises, ou plutôt d'une valise, et l'abandon des dépouilles. À un moment donné, vers la fin de ces douze mois, j'ai préparé ma valise avec les choses importantes, maintenant réduites au minimum, et j'ai attendu l'appel téléphonique de Fernando.

Je n'ai jamais mis les chaussures qu'Elisa m'avait données. En réalité je n'aimais pas la petite boucle dorée sur le côté. En plus elles étaient beaucoup trop grandes pour moi. Quand mon pouce touchait le bout de la chaussure, il y avait un espace d'un centimètre entre mon talon et celui de la chaussure. Du coup, quand je marchais, mon pied et le talon de la chaussure se soulevaient avec un certain décalage, comme si c'était des sandales.

Par ailleurs, il n'était pas question que je porte des chaussures à talons. À treize ans, il n'en était pas question, et, à vingt-deux, il n'en est toujours pas question. Si bien que jusqu'à aujourd'hui les chaussures d'Elisa sont intactes

dans l'armoire. Je n'aime pas les talons hauts. En plus, à vingt-deux ans, je chausse toujours du trente-six.

Lakewood, Colorado. Un endroit étrange. Pourtant son étrangeté ne me dérangeait pas, car cette banlieue de Denver était pour moi purement utilitaire. Quelque chose dont je me servais pour atteindre une fin. Un pont, un rituel, un mot de passe qu'on dit devant la porte, puis on attend qu'elle s'ouvre, en piétinant sur le trottoir et en regardant autour de soi juste pour regarder. Être là, c'était être en transit, et cela n'avait aucune importance pour la vie de l'un ou de l'autre: je n'avais pas d'importance pour Lakewood, et Lakewood n'en avait aucune pour moi.

Seule à la maison, les premiers après-midis, je regardais par la fenêtre et voyais l'immensité du ciel que venaient toucher les montagnes à l'ouest. Il y avait un soupçon de vert, oui, mais si peu que cela ne comptait pas pour moi. Pour moi, le vert était exubérant et dense, sinon ce n'était pas du vert. Je méprisais ces petites plantes rachitiques du désert. Les arbres dans la rue étaient une inanité, une vaine tentative pour prouver quelque chose d'improuvable, l'air les engoutissait, l'espace les engoutissait.

Avant, j'étais habituée à marcher sous des arbres. Je traversais les rues étroites et sales de Copacabana avec leurs chaussées défoncées sous un toit d'arbres tout au long de l'année. Maintenant, dans cette ville semi-aride, les rues étaient larges, propres et sans ombre.

Avant, c'était un excès de tropiques, à peu près quatre-vingts pour cent d'humidité relative de l'air à l'intérieur de la maison. Parfait pour les cafards. Les cafards étaient tellement heureux à Rio de Janeiro, dans cet espace accueillant et hospitalier. Maintenant, ce chiffre se situait aux alentours de trente pour cent.

Et puis il y avait la chaleur sans l'eau, une chaleur stérile qui rendait mon corps sec et ma peau pareille à une feuille de papier. Mettez beaucoup de crème hydratante,



m'avait dit une femme dans l'avion. Je m'en passais trois ou quatre fois par jour, sur tout le corps, le visage et les lèvres. Respirer me faisait mal, pendant la nuit.

On finit par s'habituer, dit Fernando.

On finit par s'habituer. Fernando savait de quoi il parlait. Et au bout d'un certain temps, rien qu'à le regarder, je verrais en lui l'homme-qui-s'habituaît.

Il pouvait labourer la terre à São João do Araguaia, dans le Pará, il pouvait survivre derrière le comptoir d'un pub londonien et dans la sécheresse de l'air de Lakewood, Colorado. Il pouvait survivre à des armées entières et à des moitiés d'amours. À des femmes qui disparaissaient. À des femmes aux yeux desquelles il devait disparaître. À des passages de frontières et d'idéologies. Il pouvait également survivre à moi, à mon apparition subite, comme sortie d'une de ces boîtes-surprises d'où émerge un clown avec un ressort dans le cou. Et il pouvait dire, c'est bien, comme il l'avait dit. Il y avait en cela un je ne sais quoi d'héroïsme.

Je finis par remarquer que la sécheresse de l'air avait quelques avantages. Je pouvais par exemple laisser la serviette en boule, n'importe comment, après mon bain, et ce qui à Rio de Janeiro serait pendant un temps humidité inflexible, puis se muerait en mauvaise odeur, pour finir moisissure, dans ce compromis lascif avec la vie, dans cette contraignante explosion de fécondité et de virilité des tropiques, comme dans notre hymne national, "nos belles campagnes riantes ont plus de fleurs, nos forêts plus de vie et notre vie plus d'amours que la terre la plus luxuriante", au Colorado, tout ceci s'évaporait rapidement vers les cieux, s'évanouissait, et la serviette était sèche et dure, dans la position dans laquelle je l'avais laissée, une parodie de statue.

À Copacabana, Rio de Janeiro, il y avait des cafards, des amandiers, des moustiques, une odeur de mer, des pigeons. Des églises. Un supermarché Mondial. Des McDonald's. À Lakewood, Colorado, il y avait des lapins, des chiens de

prairie, des corbeaux. Des églises. Un Super Target. Des McDonald's.

J'avais décidé d'être d'un courage absolu, inébranlable. Quelle que soit ma vie, heureuse ou malheureuse, ou RIEN, c'est ce que je me disais. Et puis, ces catégories finissaient par me sembler aussi peu fiables que ce concept flou des choses importantes auxquelles j'avais été confrontée en préparant ma valise. Je ferais ce qui devait être fait, et après tout la sécheresse de mon nez, la nuit, ne m'amènerait pas une autoconscience tragique. Surtout pas. Ma situation était osseuse, elle était de l'ordre des structures, sans chair ni vernis. Je tenais dans un corps de treize ans d'âge, tous mes biens matériels tenaient maintenant dans une valise qui pesait vingt kilos. Et tout était orienté par l'ombre potentielle du passé – une ombre de midi, qu'on ne voit pas, mais dont on sait qu'elle reste en secret dans les choses, prête à se répandre sur le sol dès que la planète tournera un peu.

En règle générale, je ne faisais pas grand-chose durant ces premiers jours dans le Colorado. Je regardais la rue, par la fenêtre, et la rue me regardait, avec indifférence. Nous bâillions toutes les deux. J'évitais de me regarder dans la glace. Je prenais des décharges lorsque je touchais les poignées de portes à cause de l'électricité statique. Je rangeais ce qui pouvait être rangé dans la maison, considérant que c'était une sorte de rétribution, bien qu'insuffisante, pour l'accueil qui m'était fait, comme lorsque Elisa m'avait accueillie chez elle.

On m'avait donné des instructions sur le fonctionnement de la machine à laver le linge, du séchoir, du lave-vaisselle, du micro-ondes et de la cuisinière électrique (il fallait faire TRÈS attention quand on se servait du four électrique, Fernando me l'avait répété trois fois, et j'avais répondu mentalement putain de merde, Fernando, je ne suis ni sourde ni stupide).

Une paire de vieux rollers avait surgi d'on ne sait où, et au moindre signe de nuage dans le ciel, susceptible d'atté-

nuer un peu la violence du soleil, je sortais en rollers dans le quartier. Chaque jour, un nouveau pâté de maisons. J'élargissais ma sphère d'influence. Je marquais mon territoire dans un territoire qui n'était pas le mien, tel un animal bien intentionné mais dans l'erreur qui marquerait le sien avec ses fluides corporels. Je faisais ça pour faire quelque chose. Les arbres toujours rares, toujours petits et rachitiques, même quand ils ne l'étaient pas, parce que les rues larges, les espaces vides et le ciel, tels des dieux arrogants, les obligeaient, le doigt levé, à flétrir.

Ce fut la première fois de ma vie que je me rendis compte de la taille relative des choses. Tout semblait petit en cet endroit. Même dans les quartiers riches de la banlieue sud de Denver où Fernando m'emmena me promener. Les immenses maisons à deux ou trois étages étaient peintes dans des couleurs neutres, elles se dressaient placides et somnolentes, comme des gâteaux exposés sur le présentoir d'une immense confiserie. Au bout d'un certain temps, cela me parut un peu dangereux, un cauchemar récurrent où rien n'arrivait réellement, mais où il y avait une promesse macabre dans la quiétude de l'air, dans l'absence de gens dans les rues, dans le conformisme des pelouses qui étaient comme des sourires faux, dans les arbustes de cirque en forme de glands, domestiqués.

Un cycliste avec un t-shirt aux couleurs criardes nous croisa. Les muscles de ses cuisses ondulaient sous son bermuda noir, moulant et rembourré sur les fesses. Il portait un casque pointu avec un petit rétroviseur. Je n'avais jamais vu de casque avec un rétroviseur.

Je trouvais ça bizarre que personne ne se promène dans les rues. Cela me fit penser à un monde post-apocalyptique où l'air serait insalubre et où les gens devraient se protéger et faire le ping-pong entre l'intérieur de leurs maisons, l'intérieur de leurs voitures et l'intérieur des établissements commerciaux.

Je trouvais ça bizarre que les magasins, tous immenses, tournent *le dos* aux trottoirs (ce qui expliquait peut-être qu'il n'y avait personne dans les rues) et donnaient sur l'aire de stationnement avec des places bien délimitées et des marées de quatre-quatre.

J'essayai de calculer le nombre de pièces des maisons d'après le nombre de fenêtres – ces maisons devaient avoir six, sept ou huit chambres.

Pourtant, même là, ce qu'il y avait en trop, c'était ce ciel qui s'étendait au-dessus de nous et ce sol complètement plat qui allait heurter, à l'ouest, la dissidence alpine des montagnes Rocheuses hautes de plus de quatre mille mètres, mais qui, sur le reste de la rose des vents, s'étendait monotone sur tout ce qui restait de l'État, jusqu'au Nebraska, au Kansas, à l'Oklahoma, au Nouveau-Mexique au sud et au Wyoming au nord. Ces noms inédits dont je tentais d'extraire de la mémoire collective l'histoire et le sens.

Plate, lisse, sèche, ennuyeuse, poussiéreuse, uniforme, continue, constante, fade, sans charme : telle serait ma première impression de cette plaine lors des mois à venir. Ce qui existait ici, c'était la dictature de l'espace, une infinité de terrain plat vers la droite, une infinité de montagnes vers la gauche, le tout chapeauté par une infinité de ciel.

Les demeures des banlieues riches de Denver ne pouvaient qu'être ridicules dans leur ambition de rivaliser avec l'espace. Leurs sept chambres, ou quel que soit leur nombre, dix, vingt, n'étaient rien. Là, d'en haut, de leur versant occidental, les montagnes devaient mourir de rire en voyant tout cela. Les montagnes mouraient de rire même en voyant les immeubles du centre de Denver. Quand on atterrissait à l'aéroport international, le centre de la ville ressemblait à un grumeau de la taille d'une petite bille. Les gratte-ciel s'y perdaient et ne grattaient aucun ciel, car le ciel du Colorado ne s'est pas encore laissé gratter par des mains humaines en béton : les cinquante-six étages du Republic Plaza, les cinquante-deux étages de la tour de Qwest (sur laquelle on pouvait lire tout en haut : Qwest),

les cinquante étages de l'immeuble en forme de tiroir-caisse. Rien de tout cela ne faisait la moindre différence. Ni les maisons, ni les immeubles, ni les terrains de golf qui verdoyaient artificiellement au milieu d'une aridité quasi désertique. La réalité obéissait à une autre échelle.

D'où, peut-être, la sensation que j'avais depuis le premier jour qu'ici, le ciel était plus bas – bien que très éloigné des gratte-ciel présents et futurs. Et, dès que je sortais de la densité polie du centre de Denver, venait cette énorme solitude qui opprimait tout ce qui existait, chair, métal, feuille, tronc, pierre. Une solitude imposée par l'espace. Une solitude d'atomes dispersés, de choses qui manquent sur les rayons du marché.

Confronté à cela, on perdait un peu confiance en soi. Et durant les premières semaines, lorsque je sortais en rollers dans les environs de la maison de Fernando, les petites maisons me semblaient plus humbles et plus adaptées, on aurait dit qu'elles baissaient la tête; et les gens, lorsqu'ils me souriaient ou me saluaient, semblaient partager un peu cette solitude. Comme si leurs sourires disaient: eh oui, c'est comme ça!

À cette époque, avide d'informations, je lus que l'État du Colorado tout entier était moins peuplé que la ville de Rio de Janeiro. Mais je savais que les montagnes de Rio de Janeiro, bien que pour des motifs différents, se riaient aussi de leur ville. Ces montagnes tropicales dont on avait déjà arraché des forêts entières. Montagnes qui avaient jailli du sol au bord de la mer et que la ville escaladait, escaladait toujours, et où on construisait comme on pouvait, avec les matériaux à portée de la main, et où parfois tout s'écroulait, avec les pluies, mais où on reconstruisait comme on pouvait.

Les montagnes ne faisaient pas de discrimination. Là, la relation était différente, la ville grandissait sur elles, en roulant des pierres. Cela me faisait penser à cette histoire

que ma mère m'avait racontée, d'un malheureux Grec appelé Sisyphe qui, à cause d'une embrouille (les Grecs de la mythologie passaient leur temps à comploter: ils étaient mégalomaniaques et indisciplinés), reçut des dieux un châtement consistant à rouler en haut d'une montagne une pierre énorme qui redescendait ensuite et qu'il devait remonter à nouveau. J'imaginai ces dieux grecs sadiques contemplant le travail de Sisyphe pour l'éternité, comme un groupe de dames assises devant une tasse de thé, empestant un parfum douceâtre et échangeant des commentaires pleins de convoitise et d'amère frustration sur les mœurs coupables des nouvelles générations. Avec des morceaux de gâteau collés entre leurs dents et des sourcils exagérément fins.

Les gens sautaient en deltaplane du haut des montagnes de Rio de Janeiro. Ils tiraient des coups de feu. Ils voyaient le reste de la ville, là, en bas, et les vagues qui venaient se briser sur le rivage et ressemblaient à une frange fixe d'écume blanche.

Du fond de leur intimité de terre, pierre, racines, matière organique issue des feuilles, des animaux morts et des cadavres abandonnés, les montagnes de Rio de Janeiro se riaient de tout ce drame humain et anxieux: aimez-vous les uns les autres, tuez-vous les uns les autres, roulez des pierres, et en fin de compte ça ne changeait rien. Le temps des montagnes était autre, leurs paramètres aussi.

Tout avait peut-être commencé il y a treize mille ans. Ou qui sait, il y a treize ans. Comment le savoir avec certitude? Peut-être en mettant le doigt sur la blessure qui n'était pas exactement une blessure (et les gens avaient des choses plus importantes auxquelles penser). Peut-être en conversant avec le fantôme de William F. Cody, le vieux Buffalo Bill – en visitant sa tombe, les gens pouvaient *sentir la brise des hauts sommets de la Continental Divide* (ligne de partage des eaux), *sentir l'odeur des pins*

*et observer les animaux sauvages des montagnes, tout cela à moins de trente minutes du centre de Denver. Avez-vous vu quelque chose? Avez-vous entendu quelque chose? Peut-être en lisant le message inscrit dans une poignée de sable magique dans le sanctuaire de Chimayo, dans un état plus au sud, tandis que la femme implorait *me puedes ayudar, un dólar por favor* (c'était son gagne-pain, comme celui de cet homme qui enlevait sa chemise, déboîtait son bras et allait demander de l'argent en plein centre nerveux de Rio de Janeiro, au carrefour Evaristo da Veiga-Rio Branco : les gens faisaient une grimace involontaire devant la difformité. Ils donnaient une pièce. Puis l'homme allait derrière le Théâtre municipal et remettait son bras en place). Je donnerais le dollar quémagné par la femme, et Fernando hausserait les épaules en me demandant à voix basse comment je pouvais tomber dans ce genre de piège, mais c'était mon argent et mon problème.*

Le monde ne me devait rien, mais cela ne m'empêchait pas de suivre péniblement et grossièrement un trajet péniblement et grossièrement tracé qui n'avait aucune importance pour la vie de personne et qui aurait pu passer, comme ce fut en réalité le cas, en marge de tout. Presque en blanc.

Mais disons, pour des fins narratives, que tout avait commencé avec elle. Treize ans plus tôt.

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Des roses rouge vif*, 2008